



Ying Lei 應磊¹

Guan Yin blessée - de Shen Congwen à Li Yi

负伤的观音--从沈从文到李渝

Condensé de la parution : *Ming Yue* 明月, Hong Kong, juin 2016

Traduction et notes : Michel Masson

Les livres de Shen Congwen et de Li Yi posent des questions percutantes sur l'histoire et les valeurs de la Chine contemporaine – questions qui sont sans doute aisément intelligibles par les lecteurs d'une autre époque. A un moment où la principale responsabilité de la littérature est de faire face à un monde d'injustices et de larmes, leur questionnement ne porte pas d'abord sur la Vérité et le Bien, ni sur l'action humanitaire, mais sur un problème fondamental que ce soit pour la démarche religieuse ou la révolution chinoise du XX^e siècle : quelle est la signification du malheur et le lien entre malheur et sacré.

Le Rabbi Youshua (Youshua ben Levi) rencontra le prophète Elie à l'entrée d'une caverne. Il interrogea Elie : « Quand viendra le Messie ? » Elie répondit : « Va toi-même lui demander ».

- *Où est-il ?*
- *Il est assis aux portes de la ville.*
- *Comment le reconnaîtrai-je ?*

¹ Doctorant à Harvard.

- *Il est assis au milieu des pauvres tout couvert de blessures. Les autres dégagent toutes leurs plaies en même temps et ensuite les rebandent. Mais lui en dégage seulement une à chaque fois et puis la rebande, car il se dit : « Peut-être on aura besoin de moi ; aussi je dois toujours être prêt pour ne pas perdre un moment. »*

Cette histoire se trouve dans le *Talmud*, le classique de la religion juive. Elle est citée en exergue dans un article du théologien catholique J. M. Nouwen, « Le guérisseur blessé ».² Dans cette histoire il s'agit de trouver le Messie, mais il est difficile de savoir sous quels traits il se présentera. Selon l'enseignement du prophète, c'est dans la périphérie des cités-Etats qu'il se dissimule et parmi les pauvres ; le point le plus important est que le Messie se montre sous les espèces de cicatrices innombrables.

Cette mention d'un Messie blessé éclaire les œuvres de deux auteurs contemporains : le recueil *Le Périphe de Xiang*³ de Shen Congwen et *Premières neiges au long du Fleuve* de Li Yi, écrivain de Taiwan résidente des Etats-Unis.⁴ En janvier 1934, Shen Congwen retourna de Pékin à Feng Huang, son pays natal au Hunan, pour visiter sa mère qui était gravement malade. Le long de la Yuan et de son affluent il remonta à contre-courant. Ses *Réminiscences* sont nées des lettres que Shen Congwen écrivit à son épouse Zhang Zhaohe au long de ce voyage de retour au pays. Dans le roman de Li Yi *Premières neiges au long du Fleuve*, publié en 1983, il s'agit aussi d'un voyage au début de l'hiver ; le but est un vieux temple du sud de la Chine sur les bords de la Xun. Ces deux œuvres ont un point commun qui donne à penser : la Guan Yin blessée des rivières et de leurs berges. Ce célèbre bodhisattva de la tradition du Grand Véhicule, Guan Yin grâce à ses pouvoirs surnaturels parcourt ce bas-monde témoin des souffrances de la multitude innombrable des vivants. et sous différentes guises accorde à chacun la délivrance. Mais, la figure de Guan Yin dans l'imagination de nos deux écrivains est fort éloignée de l'image du bodhisattva des écrits canoniques du bouddhisme. Ici, il nous faut rechercher non seulement où sont les différences, mais aussi ce qu'elles impliquent.

Regardons d'abord *Premières neiges au long du Fleuve* de Li Yi. Le roman raconte qu'un historien de l'art entreprend le long voyage jusqu'au temple Xuan Jiang dans le district Xunxian pour admirer une statue de Guan Yin datant du VI^e siècle ; mais c'est aussi le voyage dans la Chine d'après la Révolution culturelle d'une Chinoise vivant depuis longtemps à l'étranger et qui vient rendre visite à ses parents. En voyant ainsi une historienne de l'art dépeindre un historien de l'art sous la fiction d'un « double » voyage, on s'interroge sur le passé de l'auteure. Née à Chongqing en 1944, c'est à l'âge de cinq ans que Li Yi s'est rendue à Taiwan avec toute sa famille. Alors qu'elle étudie les littératures étrangères à l'université Nationale de Taiwan, elle se signale par ses premières créations littéraires et fait la rencontre inattendue de celui qui sera son âme sœur, Guo Songfen (1938-2006). A la fin des années 60, Li Yi va à Berkeley étudier l'histoire de l'art et Guo Songfen aussi va à Berkeley étudier la littérature comparée. Embrassant l'enthousiasme politique marxiste, la paire va se lancer dans la campagne « Protégeons l'archipel de Diaoyu/Senkaku ». Apparemment, avec les avatars du mouvement et la découverte des méfaits de la Révolution culturelle, ils revinrent à la réalité et recherchèrent le salut dans la littérature. Quand en 1983 le journal *Zhongguo shibao* décerna

² J. M. Nouwen (1932-1996), *The Wounded Healer*, 1972.

³ « Xiang », c'est-à-dire la province du Hunan.

⁴ Shen Congwen 沈从文 (1902-1988), Li Yu/Li Yi 李渝.

son prix du roman à *Premières neiges au long du Fleuve*, ce livre fut le signe que Li Yi était bel et bien à pied d'oeuvre.

Pour contempler le visage miséricordieux du bodhisattva de Xuan Jiang, l'historien dans cette histoire n'a pas hésité à entreprendre « un long voyage de 1 000 li ». La romancière, elle, a parcouru 1 000 années pour raccorder trois légendes de Guan Yin, et recoudre l'existence passée et présente de Guan Yin. Spécialiste de la littérature de l'Asie méridionale, A. K. Ramanujan dit qu'en Asie méridionale aussi bien qu'en Asie du Sud-est, personne n'a encore étudié le *Ramanaya* et nous pouvons de même dire qu'il s'agisse de littérature chinoise ou de littérature bouddhiste, personne n'a encore étudié l'histoire de Guan Yin. Ici, trois légendes à propos de Guan Yin insèrent le roman dans toute une longue tradition de littérature et de représentations théâtrales. Le premier épisode remonte aux Six Dynasties (220-589) elle explique comment le temple de Xuan Jiang devint un lieu sacré. La seconde légende est l'histoire de la bonne princesse qui s'est arraché l'œil et coupé le bras pour guérir le roi son père. et c'est là le geste le plus populaire de Guan Yin. Le troisième épisode date de l'hiver 1974 : quand une jeune fille sans famille meurt de malemort, les cadres locaux sucent son cerveau encore palpitant ; dès lors le district est tout couvert de brouillard ; le printemps suivant, le jour anniversaire de Guan Yin, le bodhisattva de Xuan Jiang a le visage de la jeune fille. Dans de tels cas d'anthropophagie, les principaux coupables ont été les notables de la nouvelle société et cela a valu au roman de passer aux yeux de certains pour un écrit anti-communiste.

La rivière sans rives : le passeur

En lisant *Premières neiges au long du Fleuve*, de l'histoire de la princesse qui se mutile à celle du cerveau de la jeune femme, nous trouvons là la controverse complexe à propos des « gestes de bienfaisance » et du « renoncement à la vie » dans la tradition bouddhiste. Le bodhisattva doit secourir les gens sans s'arrêter à l'apparence, mais qu'est-ce que « ne pas s'arrêter à » ? De Sakyamuni qui se sacrifie au service du Tigre jusqu'au bodhisattva « Roi des remèdes » s'immolant par le feu, les bouddhistes chinois ont depuis le IV^e siècle trouvé dans le Tripitaka une manière ultime d'apporter le salut qu'ils ont pratiquée avec détermination et qui consiste à sacrifier sa propre vie physique. Ce contexte éclaire la souffrance de la jeune femme en proie à la cruauté telle que la décrit Li Yi : une Guan Yin qui sauve autrui sans pouvoir se sauver elle-même, offrant malgré elle son cerveau. Mais en tout cela on ne voit pas d'espoir de l'autre rive. Cette Guan Yin blessée défie l'image traditionnelle de la sagesse et des pouvoirs du bodhisattva : dans un monde irrémédiablement chaotique, sous quel visage le sauveur peut-il advenir sur terre ? Le « sourire miséricordieux et attristé » du bodhisattva est tout un commentaire du « vœu de sauver tous les vivants » : dans ce monde mauvais on n'évite pas la succession des renaissances ; il s'agit de partager la souffrance des innombrables vivants, de souffrir les souffrances de ces innombrables vivants.

(...) « Passeur d'une rivière sans berge » est une expression du critique littéraire Wang Dewei⁵ et elle caractérise bien ce qui fait l'art de notre romancière. Comme la longue rivière du *samsara* n'a pas de berges, comment la traverser ? C'est là la dialectique entre les désillusions passées de l'activisme politique et la détermination de Li Yi à « garder la tête haute ». L'Histoire est incompréhensible, la compassion sans bornes. Le destin nous manipule, le destin aussi nous forge. Comme elle le dit, écrire c'est « recueillir les branches

⁵ Wang Dewei/Der-wei) 王德威 (1954-).

brisées, ramasser les pétales tombées à terre, pour qu'elles reflourissent », c'est encourager « les volontés enfouies dans le secret », témoigner que « ce sont ceux qui souffrent qui comprennent la compassion ».

Expérience du « sacré »

En janvier 1934, Shen Congwen longe une rivière, la Yuan, retournant au pays après une longue absence de dix ans. Cette longue rivière lui évoque l'histoire, le temps et l'existence. A l'ancre à Yakewei (Le Nid de la Cane), vers minuit les pêcheurs sont au travail, tenant allumés leur falots rouges et frappant assidûment sur leurs bâtons de bois creux, et devant cette lutte pour l'existence entre les poissons et les pêcheurs l'écrivain réalise soudainement l'énigme du temps : un coucher de soleil est une vision de l'éternité, comme si le moment présent avait toujours été là, comme si le passé annexait l'avenir.

Deux jours plus tard, le 18 janvier, c'est « l'Histoire » qu'évoque à Shen Congwen le cours ininterrompu de la rivière. Plus exactement, il lui vient à l'esprit qu'à côté de l'Histoire consignée dans les livres, ce cours d'eau suggère toute une autre « Histoire » qui, elle, ne connaît pas de changement et ne peut être consignée par écrit. Le principal personnage de cette « Histoire » c'est par exemple ce vieux haleur sur la plage : « Cette vie authentique, grave qui prend en charge sa part de destin sans faire attention à tous ces jours de pauvreté et de difficultés dans le passé, et aussi sans esquiver tous les efforts nécessaires pour gagner sa vie ». Le mot « gravité » mérite attention. C'est un mot fréquemment utilisé par Shen Congwen pour désigner une existence supérieure, abstraite, transcendante. Quand l'écoulement de la rivière devient une métaphore spatiale du temps et de l'Histoire, cette remontée de la rivière tourne à une quête dans les profondeurs et les ruptures de l'Histoire ; en même temps, cela devient un pèlerinage : cette longue rivière invite Shen Congwen à percevoir la « gravité » de l'ouest du Hunan, à percevoir « l'authenticité » de cette multitude de vivants face à leur sort. Dans les mots du philosophe de la religion Rudolf Otto, Shen Congwen découvre une région « *numinous* », il fait une expérience du « sacré ». Cette prise de conscience du « *numen ineffabile* » éveille en Shen Congwen une « compassion silencieuse ».

Cette expérience du « sacré » atteint comme un sommet le soir où il rencontra par hasard une « Guan Yin ». Ce soir-là, Shen Congwen monte à terre et se met à la recherche d'un batelier monté brusquement sur la berge les mains vides. Il rencontre Yaoyao, une jeune femme mariée, très belle, âgée de 18 ans. Le batelier interpelle affectueusement la jeune femme : « Yaoyao, Yaoyao, tu est vraiment habillée comme une Guan Yin ». Le mari de Yaoyao, un de ces vieux drogués qui selon leur bon plaisir vendent leur femme pour de la drogue ou de l'argent, subitement lui dit de partir. Une fois Yaoyao partie, sa personne continuait d'intriguer le voyageur venu de loin. Il posa des questions à la propriétaire du lieu et alors « Il apprit nombre de choses qu'il ne convient pas de mettre par écrit » :

Plus tard, quand nous eûmes parlé du destin, la propriétaire demeura silencieuse, et les autres en firent tout autant. Chacun contemplait la souche flamboyante en songeant au sens de ce mot et il semblait que tous étaient émus.

Quant à moi, au cœur de ce silence, je goûtais l'amertume du sort. Je ne pouvais rien offrir à la jeune femme et j'avais renoncé à gratifier le marinier. Il m'apparut que leurs espoirs et leurs afflictions étaient choses sacrées, que je ne

pouvais prétendre, avec de l'argent ou par tout autre moyen, m'immiscer dans leurs existences, perturber la part de joie et de chagrin qui était la leur.⁶

Guan Yin « regarde les voix de ce monde » et elle apporte la délivrance. Ici, nous avons deux Guan Yin tout à fait opposées. Dans *Premières neiges au long du Fleuve*, il y a tard dans la nuit le cri désolé de la Guan Yin à venir et ceux qui l'entendent en perdent la parole dans leur anxiété. Chez Shen Congwen, cette rencontre inattendue se conclut quand il entend quelqu'un chanter « Dix fois je pense à mon aimé »⁷, la mélodie est quelconque, mais la voix ronde et claire était un plaisir pour l'oreille. Il réalise qui est le chanteur et pour qui il chante, mais tout ce qu'il peut faire est seulement « rester longtemps au bord de la rivière dans le vent glacé tout hébété ». Shen Congwen réalise brusquement que non seulement il est incapable d'aider, mais que peut-être ne doit-il pas aider, et même qu'il ne doit pas présumer qu'il a le droit d'aider. Il est clair que ces réflexions sont en contradiction avec son époque : tout au long du XX^e siècle le leitmotiv de la révolution chinoise n'a-t-il pas été de sauver les masses laborieuses et particulièrement les gens comme Yaoyao ? A ce moment, Shen Congwen a vraiment fait l'expérience des visages éventuels et des implications possibles du « sacré ». En un clin d'œil, il vit clairement où il se situait par rapport à ce « sacré » : « il ne faisait pas l'affaire », autrement dit, il était rejeté à l'extérieur, il était hors-lieu. Pour parler à la manière de R. Otto, Shen Congwen voit que les désirs et les afflictions de gens comme Yaoyao et le batelier sont sacrés et, en même temps, sont « complètement autres » (*wholly other*).

Les livres de Shen Congwen et de Li Yi posent des questions percutantes sur l'Histoire et les valeurs de la Chine contemporaine – questions qui sont peut-être aisément intelligibles par les lecteurs d'une autre époque. A un moment où la principale responsabilité de la littérature est de faire face à un monde d'injustices et de larmes, leur questionnement ne porte pas d'abord sur la Vérité et le Bien, ni sur l'action humanitaire, mais sur un problème fondamental que ce soit pour la démarche religieuse en général ou la révolution chinoise du XX^e siècle : quelle est la signification de la misère et le lien entre la misère et le sacré ? Le bodhisattva décrit par Li Yi montre la patience dans la souffrance des fidèles du Grand véhicule : comment au long de milliers de Kalpa la compassion ne se démentit pas. Au XIX^e siècle, le théologien protestant George Macdonald a écrit que le Fils de Dieu a souffert la passion et la mort non pour supprimer les souffrances ici-bas, mais pour nous donner en exemple comment nous devons souffrir. Dans un style différent, la commisération du bodhisattva Xuan Jiang ne dit rien d'autre. Et alors que la propagande révolutionnaire ne parlait que de mettre fin aux souffrances des masses, pour Shen Congwen les douleurs de la vie gardent une dimension de mystère. Chaque fois qu'il a écrit sur « les chagrins et joies qui sont le lot » de l'humanité, nous devons nous rappeler que cette expression « chagrins et joies lots de l'humanité » implique que l'humanité paye « vraiment » au destin « les efforts requis ». Chagrins et joies ensemble avec les efforts composent une autre Histoire non écrite. Qu'il parle du passé ou de l'histoire de la culture matérielle, Shen Congwen a toute sa vie tenté de mettre les doigts sur cette Histoire et de lui rendre hommage : il en a démontré le sacré et la « gravité ».

⁶ Shen Congwen, *Le périple de Xiang et autres nouvelles*, traduit par Marie Laureillard et Gilles Cabrero, Bleu de Chine, Gallimard, 2012, pp. 83-84.

⁷ *Shixiang lang* 十想郎, chant populaire du Hunan.

La deuxième moitié de la vie de Shen Congwen illustra très clairement cette conversion à l'Histoire « non écrite » et son penchant délibéré pour les souffrances de la vie. Un beau soir au début des années 50, alors qu'il était guide au musée de l'Histoire, il monta au-dessus de la Porte du Méridien⁸, et alors qu'il regardait à l'entour, il savoura le bourdonnement venant de loin et tout près le chant d'un loriot. Ce fut tout à coup pour lui « une grande leçon d'histoire, l'histoire des gens ordinaires vivant à une époque pas ordinaire ». Non seulement il ressentit « l'isolement de la vie, une vie qu'on ne peut espérer comprendre », mais aussi qu'il ne pouvait éviter de faire face à « son impuissance à se comprendre lui-même. » Voilà que dans la désolation de la capitale résonnait tout à coup sa découverte dix ans plus tôt au cours de son long voyage. Nous pouvons dire qu'à cet instant, Shen Congwen jouait deux rôles : comme il l'avait dit autrefois il assumait l'autre « Histoire » et il se trouvait aussi l'observer de l'extérieur. Il devenait Yaoyao avec ses vains espoirs, et en même temps il comprenait ce qu'ils avaient de vain et que c'était bien là la note de sacré et de nécessité qu'il avait perçue au bord de la rivière.

Au soir de sa vie, Shen Congwen rédigea une Préface pour la traduction anglaise par Gladys Yang.⁹ Il écrivait que ses textes...

« ...baignent tous dans « l'atmosphère lyrique du pays natal » et ils sont empreints d'une affliction solitaire comme si « le chagrin » soldait la plupart des contacts. Cela peut relever d'une faiblesse inhérente au tempérament de notre vieille nation ; ou peut-être est-ce aussi la réaction d'une vie que le monde extérieur a accablée de trop de coups. Que « j'écrive » ou « n'écrive pas », il s'agit toujours des cicatrices sur les corps et les esprits qui ont subi de très graves revers de fortune et qu'il n'y a pas moyen de soigner en dépit de tous les efforts. »

Shen Congwen a bien compris que le destin lui avait imparti son lot « de peines et de joies » et que son tempérament « totalement autre » avait déterminé cette solitude sans remède et que lui-même était incapable de comprendre. Comme les jeunes amants du Hunan de l'Ouest dans ses écrits, il devait tout seul être fidèle à ce destin, et y répondre avec « les efforts requis ». C'est seulement ainsi qu'il témoignerait de la « gravité » de la vie.

@ @ @

⁸ Porte Sud du Palais Imperial, à Pékin.

⁹ Gladys Yang, 戴乃迭, 1919-1999, *Recollections of West Hunan*, Beijing, Foreign Literature Press, 1982.